

Le Sylphe

L'aile ternie et de rosée humide,

Sylphe inconnu, parmi les fleurs couché,

Sous une feuille, invisible et timide,

J'aime à rester caché.

Le vent du soir me berce dans les roses ;

Mais quand la nuit abandonne les cieux,

Au jour ardent mes paupières sont closes :

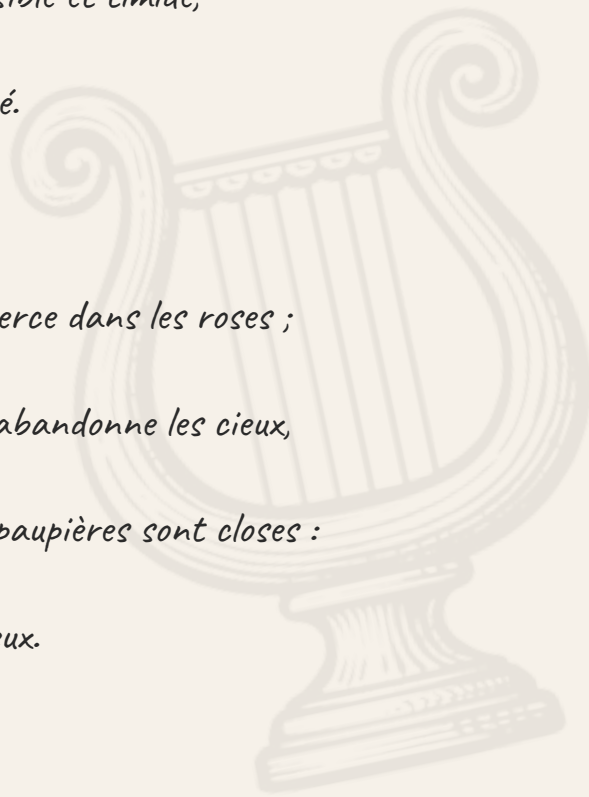
Le jour blesse mes yeux.

Pauvre lutin, papillon éphémère,

Ma vie, à moi, c'est mon obscurité !

Moi, bien souvent, je dis : « C'est le mystère

« Qui fait la volupté ! »

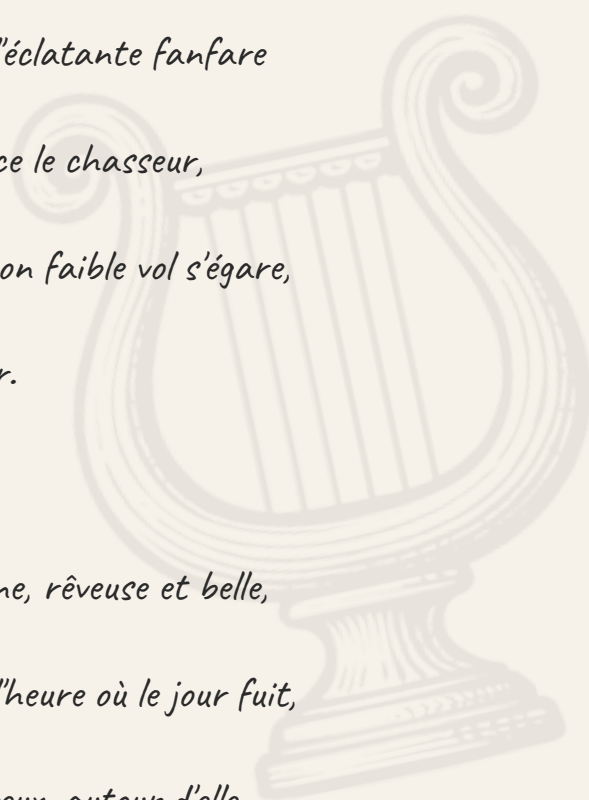


*Et je m'endors dans les palais magiques,
Que ma baguette élève au fond des bois,
Et dans l'azur des pâles véroniques
Je laisse errer mes doigts.*

*Quand tout-à-coup l'éclatante fanfare
A mon oreille annonce le chasseur,
Dans les rameaux mon faible vol s'égare,
Et je tremble de peur.*

*Mais, si parfois, jeune, rêveuse et belle,
Vient une femme, à l'heure où le jour fuit,
Avec la brise, amoureux, autour d'elle
Je voltige sans bruit.*

*J'aime à glisser, aux rayons d'une étoile,
Entre les cils qui bordent ses doux yeux ;*



J'aime à jouer dans les plis de son voile

Et dans ses longs cheveux.

Sur son beau sein quand son bouquet s'effeuille,

Quand à la tige elle arrache un bouton,

J'aime surtout à voler une feuille

Pour y tracer mon nom...

Oh ! respectez mes jeux et ma faiblesse,

Vous qui savez le secret de mon cœur !

Oh ! laissez-moi, pour unique richesse,

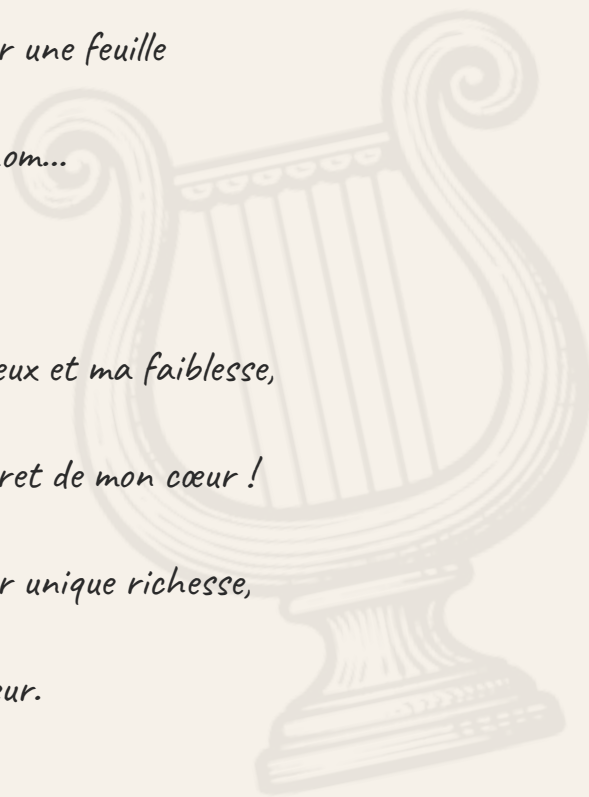
De l'eau dans une fleur.

L'air frais du soir ; au bois, une humble couche ;

Un arbre vert pour me garder du jour...

Le sylphe, après, ne voudra qu'une bouche

Pour y mourir d'amour !



Charles Dovalle (1807-1829)

